

illumination. Ce devait être le lieu du drama. Comme pour lui enlever le dernier doute, justement le ministre de la justice se retourna et lui montra d'un geste gracieux les illuminations.

— C'est là, dit-il, nous sommes arrivés ! Et effet, on était arrivé ! Et Mandibul qui ne paraissait pas !

— Oh ! oh ! pensa Farandoul, les choses se gâtent !

Une superbe estrade avait été préparée, élevée de deux mètres au-dessus du sol, flanquée de mâts bariolés et garnie de nombreuses lanternes de toutes les couleurs. Une quinzaine de guerriers armés de grandes nœues et de sabres nus, se tenaient sur le large escalier de l'estrade.

Le ministre de la justice se montra surpris de leur présence ; pendant que les autres troupes faisaient le cercle autour de l'échafaud et maintenant la foule, le ministre s'approcha de ces guerriers et leur demanda si ce n'était pas le prince qui les avait envoyés.

— C'est le prince ! répondit une voix qui fit tressaillir Farandoul, car elle ressemblait étrangement à celle de l'interprète siamois.

Il essaya de plonger le regard sous les casques de ces nombreux guerriers, et reconnut enfin sous l'un d'eux l'œil loyal de Mandibul !

— Ah ! ah ! dit-il, en escaladant l'estrade pour chercher d'en haut le côté le moins gardé, le sabre du prince va servir !

Un cliquetis de sabres signifiait lui apprit que Mandibul et ses hommes étaient prêts.

Farandoul s'arrêta. — L'incision de croix ! lui cria le ministre de la justice et des exécutions, vite ! vite !

Il n'acheva pas, une brusque poussée de Mandibul venait de le précipiter en bas de l'estrade, et les guerriers mystérieux, poussant de violents hurrahs, se jetaient sur le cercle des vrais soldats de garde autour de l'échafaud ; Farandoul avait pris la tête, son sabre d'honneur lançait des éclairs et faisait voltiger au loin les armes des yakounines. Le cercle était enfoncé, quelques braves combattaient encore, mais en quelques secondes, les marins en eurent vite raison.

Farandoul était sauvé pour le moment, mais il fallait fuir au plus vite, car déjà le poste de la porte du Nippon, voyant la bagarre, accourait en brandissant les fusils et les lances.

— En avant ! cria Mandibul, prenons le large au plus vite !

Alertes comme des tigres, les marins s'engagèrent dans une rue tranquille à la grande épouvante de quelques habitants ou habitantes. Derrière eux les soldats du poste accouraient renforcés de minute en minute.

— Bagasse ! s'écria tout à coup Tournesol, en tournant un angle de la rue, tron de l'air, c'est une impasse !

Fatalité ! dans le fond de cette impasse nos amis allaient être accablés par le nombre des poursuivants. Déjà les marins étaient retournés pour faire tête à l'ennemi.

— Au contraire ! au contraire ! cria Farandoul, enfonçons les maisons, vous savez bien qu'au Japon les murailles sont en carton et les cloisons en papier ; nous passerons ! Allons tête baissée !

Et d'un seul coup de sabre il fit dans le mur un trou par lequel tous se précipitèrent tête baissée. Les locataires de la maison, épouvantés par cette invasion subite de guerriers en fureur, sautèrent par les fenêtres ou s'évanouirent dans des coins.

— En avant ! cria Farandoul en se jetant à travers les cloisons, crevant à coups de sabre les plus résistantes et passant de maison en maison avec autant de facilité qu'une écuyère du cirque à travers les cerceaux de papier.

Mandibul, l'interprète et les quinze matelots bondissaient derrière lui ; leurs sabres pratiquaient de larges ouvertures dans les cloisons et balayaient les murs mitoyens. Hélas ! que de dégâts et que de réparations locatives pour les propriétaires des immeubles traversés ! Le cœur de Farandoul saignait de ces atteintes à la propriété, mais il était dans le cadre légitime de défense, l'existence de dix-huit hommes était en danger !

Et que de brèches dans le mur de la vie privée ! tantôt par les déchirures des murailles on se jetait au milieu d'une famille en train de prendre le repas du soir, on brusquait les plats, on enfonçait la cloison d'en face et l'on tombait dans une chambre à coucher ; tantôt on arrivait en traversant les murs avec la discrétion d'un obus, dans un boudoir ou dans un cabinet de toilette juste à point pour assister au petit coucher d'une dame !

(A continuer)

Le Canard

MONTREAL, 26 JAN. 1884.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FÉLIXTRADEAU & C^{ie}, Éditeurs-Propriétaires, No. 20 Rue St. Gabriel, Boite 345.

CAUSERIE

Comme en ce moment, chers lecteurs, il n'est partout question que de la nouvelle loi des licences et des moyens que l'on prend pour tracer la marche du plus grand fléau de notre siècle, l'ivrognerie, j'ai cru de voir vous expliquer scientifiquement ce que c'est que l'ivresse. Dans ma causerie de la semaine prochaine je vous en ferai voir les conséquences funestes et les effets désastreux.

L'eau est la plus simple des boissons, c'est la première que la nature offre à l'homme ; mais l'homme ne a voulu faire servir tout ce qui l'entoure à la satisfaction de ses besoins et de ses goûts. Il a trouvé dans certains fruits une liqueur propre à calmer d'une manière prompte et agréable l'ardeur de sa soif. Au moyen de plantes douces d'un principe aromatique, il a corrigé l'insipidité de l'eau et a communiqué à ce liquide des propriétés particulières.

Enfin, un phénomène qu'il ne pouvant longtemps ignorer, la fermentation lui a fourni une variété presque infinie de boissons spiritueuses.

Réduites au seul rôle qu'elles doivent remplir, employées à relever les forces d'un estomac affaibli et non à produire une excitation nuisible ; appelées au secours de l'homme pour l'aider à réagir contre les influences pernicieuses de certains climats et de certaines professions, les boissons spiritueuses sont une ressource précieuse pour l'humanité. Ainsi restreint, leur emploi offre une utilité incontestable.

Malheureusement les limites de la modération sont aisément franchies et l'abus des liqueurs alcooliques devient une source de maux d'autant plus pernicieux, que c'est par des sensations agréables que commence à se manifester leur action.

Le premier effet d'une boisson alcoolique prise à doses modérées, est comme vous le savez, chers lecteurs, de produire une sensation agréable de chaleur, une activité plus grande de la circulation, une excitation générale du système nerveux et par conséquent des fonctions intellectuel-

les. La coloration plus animée du visage, l'éclat des yeux, une loquacité plus grande et accompagnée de plus la verve, tels sont, en général les effets de cette première influence. La raison n'a pas encore subi une profonde atteinte ; l'homme cependant a est plus attentif à la maîtrise de ses penchants et ses secrètes pensées. Les boissons spiritueuses sont elles prises en plus grande quantité, l'agitation physique et morale s'accroît, la circulation redouble d'énergie, la tête devient brûlante, les fonctions de l'intelligence, d'exaltées qu'elles étaient d'abord commencent à se perturber. Bientôt les perceptions sont confuses, l'articulation des mots ne se fait plus qu'avec difficulté, les mouvements sont irréguliers, les pas chancelants ; le corps s'affaisse sur lui-même. L'homme est alors en proie à un véritable délire ; il n'a plus conscience de ses actions ; enfin survient un accablement profond, une sorte de sommeil léthargique. Voilà les caractères les plus généraux de l'ivresse. On conçoit qu'ils offrent beaucoup de nuances particulières suivant la force et la composition des boissons alcooliques, les circonstances dans lesquelles se trouve l'individu qui en fait usage, suivant aussi la disposition habituelle de cet individu.

On fait, par exemple, que le vin de champagne produit en général une ivresse rapide et gaie, facile à dissiper, tandis que la forte bière, le gin et le whiskey, causent une ivresse lente, pénible et durable.

Chez certaines personnes l'ivresse se décide par une période toujours croissante ; elle les rend moroses, agaçants, tandis qu'elle déveoppe chez d'autres individus une gaieté incohérente.

Il est des hommes qui, dans cet état sont tendres, aimants ; d'autres qui deviennent irritables, querelleurs, emportés ; quelques-uns qui versent d'abondantes larmes sur des malheurs imaginaires. Ce qu'il y a de certain seulement, c'est que le caractère propre à chaque individu se décide surtout dans l'état d'ivresse.

Le docteur Froter, qui a écrit un traité de l'ivresse, s'est plu à dresser une longue liste des actes d'extravagance qu'on a vu commettre à des hommes ivres. Il n'est personne qui ne puisse ajouter à cette liste des exemples non moins curieux.

On se rappelle ce peuchard qui ne trouvant plus sa maison et voyant tout tourner autour de lui s'était tranquillement assis sur le bord du trottoir. "Quand ma maison passera, disait-il entre deux hoquets, j'entrerais dedans."

Un autre trouvait une barrière insurmontable dans l'ombre que l'enseigne d'une auberge projetait sur sa route. Les actes de ce genre ont un côté comique, sans doute ; mais un peu de réflexion ne doit nous montrer que la dégradation de celui qui les commet.

Si encore l'ivresse n'était le plus ordinairement que ridicule ; si elle n'était propre qu'à attirer le mépris sur l'homme qui s'y livre ! mais ses effets sont souvent terribles et causent un grave préjudice à la société. Si l'on parcourt les annales judiciaires que de crimes, que de désordres de toute espèce ne voit-on pas résulter de l'abus des liqueurs spiritueuses ? N'est-ce pas le délire passager que ces liqueurs déterminent, que tous les jours, des criminels présentent comme servant d'excuse à leurs actions ? C'est avec raison qu'ici au Canada et en Angleterre, l'ivresse seule est regardée comme un délit et punissable d'une amende ; et l'on ne saurait refuser à la société le droit de demander compte à l'homme d'un acte de violence qu'il commet, même si qu'il en ait été momentanément privé lorsqu'il s'est lui-même et volontairement plongé dans son état d'ivresse.

Après un excès d'ivresse les fonctions reprennent graduellement leur état régulier et il est rare qu'il reste

aucune trace du trouble momentané qu'il a causé. Mais l'abus prolongé des boissons alcooliques est toujours suivi des plus déplorable effets. Nous en parlerons la semaine prochaine.

**

Un de mes amis, capitaine au long cours, voyageant un jour sur une petite rivière qui lui était parfaitement inconnue et que son pilote ne connaissait pas davantage crut devoir débarquer pour prendre des renseignements. Il avait à peine fait quelques pas sur le rivage qu'il se trouva en présence d'une baraque en bois sur laquelle on lisait : Merchandis général. Devant la porte de cette baraque était assis un grand gaillard à qui mon ami s'adressa immédiatement : " Monsieur, lui dit-il, je suis le capitaine du vaisseau qui vient d'aborder ici. Comme mon pilote ne connaît pas du tout la rivière, j'aurais besoin de quelques informations. Y a-t-il de l'eau plus haut ?

Oui, et de la bonne, c'est moi qui vous le dis.

Nous en avons pourtant passé de bien mauvaise tout à l'heure.

Oui, mais plus vous montez sur cette rivière, meilleure est l'eau.

— Voulez-vous dire que l'eau est bonne partout jusqu'en haut.

— Oui.

— Comment expliquez-vous cela ?

— Je ne l'explique pas ; moi-même c'est comme ça.

— Je ne comprends pas.

— Si vous ne savez pas, vous pouvez aller demander à sa femme qu'elle vous dira tout ce qu'elle sait.

— Je vous prie de ne m'avez pas compris. Je ne vous demande pas si l'eau est bonne à boire, je veux savoir si elle est navigable.

— Mais sans doute qu'elle l'est navigable.

— J'en suis très heureux et je vous remercie. Vous croyez donc que je ne rencontrerai aucune difficulté et que je pourrai remonter la rivière jusqu'en haut ?

— Oui, si vous avez une bonne voiture, Vous pourrez faire le trajet par terre, et je ne doute pas que vous arriviez heureusement.

— Mais je croyais que vous m'aviez dit que la rivière était parfaitement navigable ?

— Sans doute, elle est navigable tant qu'on trouve assez d'eau. L'eau est excellente, mais il n'y en a pas beaucoup.

— Quelle est la distance d'ici au premier endroit où l'on puisse aborder ?

— C'est assez difficile à dire, car tout le long de la rivière vous pouvez aborder partout.

— Dites donc, garçon, je crois que vous vous fiez de moi. Je n'ai que faire de vos sottises.

— Vous n'avez qu'à ne pas en faire de cas ; c'est pas difficile.

— Quelle est cette baraque ?

— Cette baraque est un magasin.

— Il est à vous, sans doute ?

— Oui.

— Qu'est-ce que vous tenez ?

— Je tiens un cheval, une vache et deux chiens magnifiques.

— Mais non, je ne vous parle pas de cela, je vous demande qu'est-ce que vous tenez, quel est votre fonds de commerce ?

— Mon fonds ?... je n'ai qu'un fonds de culotte, mais il vaut bien le vôtre.

— Savez-vous, mon ami, ce que je pense de vous ?

— Je ne le sais pas, mais je m'en doute ; vous savez que je suis un capitaine au long cours.

— Non, j'en suis sûr, vous êtes un capitaine au long cours.

— Non, non, je ne suis pas un capitaine au long cours, mais un homme qui a été dans le commerce de la rivière et se hâte de quitter cette plage inhospitalière.

Mot de la fin. Ce qui suit est de la plus scrupuleuse exactitude et démontre une fois de plus la stupidité de ces pauvres Canadiens qui tionnent avant tout à se servir de mots anglais.

Ayant affaire dans la partie Ouest, je montai dimanche dernier dans un omnibus. A peine installé, je m'aperçus que j'étais dans une voiture d'un de ces particuliers qui, l'hiver, font de la concurrence à la compagnie des chais urbains. Un jeune homme faisait l'office de conducteur. Nous étions deux passagers dans la voiture. Mon compagnon qui évidemment connaissait le conducteur, lui demanda des nouvelles de sa famille : " Tout le monde va bien chez vous, je suppose ? Ah ! oui, répondit le jeune homme, tout le monde est all right. C'est moi qui suis le plus malade.

— Tant mieux ! Et le bonhomme est toujours jeune, comme de coutume ? Il roule donc pas cet hiver ? je l'ai pas encore vu ?

— Le bonhomme... il est toujours sur sa bosse (buss, omnibus)

Dans un grand banquet, Duroseau, qui est fort bavard, se trouve placé auprès d'un vieux monsieur à la figure placide et au sourire engageant. Aussi, depuis le commencement du dîner jusqu'à la fin du dessert, Duroseau ne cesse de lui parler ; il lui raconte toutes ses affaires et est absolument charmé de voir que son interlocuteur sourit toujours, mais ne répond jamais.

En quittant la table, le vieux monsieur dit :

— Excusez mon mutisme, cher monsieur, mais j'ai le malheur d'être totalement sourd, quoique ça servir n'est absolument interdite !... On voit d'ici la tête de Duroseau.

Les amis de l'heure présente Sont du naturel du melon ; Il faut en essayer cinquante Avant que d'en trouver un bon.

Dialogue sur le boulevard : X... est un vrai puits de sciences mais quand il se trouve avec des gens d'esprit, il se tait toujours.

— Parbleu ! il n'y a que les sottis qui puissent tirer quelque chose d'un puits.

Une jeune fille du Michigan ayant dit à son beau qu'elle ne l'épouserait que lorsqu'il aurait \$100,000, celui-ci se mit en quête de la fortune et revint au bout de quelques mois.

— Eh bien, Georges, lui dit-elle, ça marche-t-il bien ?

— Comme ça. J'ai déjà \$22. La jeune fille rougit et baisa les yeux, un murmure :

— Je crois que c'est presque assez, Georges.

M. Prudhomme se promène à la campagne avec son fils :

— Papa, comment appelles-tu ces arbres si longs et si maigres ?

— Ce sont des peupliers, mon enfant.

— Et à quoi ça sert, papa ?

— Mon fils ! on les coupe, on les scie et l'on en fait des planches de sapin !

Toujours les Gascons :

L'un d'eux disait hier à un de ses compatriotes :

— Moi, quand je m'attaque à quelque chose je suis terrible ! je le renverse tout en soufflant dessus. Mais si j'ai touché c'est bien pire. A-t-il été renversé, avec un coup de poing, j'ai envoyé rouler mon adversaire quinze pas plus loin.

— Qu'est-ce que ça a été de Bibi, dit l'autre ; moi, d'un coup de pied, je me charge d'envoyer mon homme si loin... si loin qu'on ne le reçoit jamais.